

COMMUNISME ET SOCIALISME
QUESTION DE DEFINITION (PP; 115-124)
YOLENE DILAS-ROCHERIEUX

Que reste-t-il du communisme après l'échec de l'expérience soviétique ? Les événements récents peuvent en effet laisser penser que toute tentative de représentation du communisme, en tant que type d'organisation et modèle de substitution spécifiques, est vaine et que ce dernier peut se résumer aux quelques mots que sont l'hégémonie d'un parti et la désocialisation d'un peuple. Confronté à de nouvelles données historiques et sociologiques, le chercheur est ainsi entraîné vers des voies d'investigation plus larges qui tendent à l'éloigner de plus en plus du communisme comme objet d'étude original et identifiable.

S'il n'est plus qu'une nébuleuse impalpable, porté par un simple idéal de justice sociale, un refus du capitalisme, une critique du système en place ou une éthique populiste, en quoi le communisme se distingue-t-il d'autres doctrines contestataires ? Dans ce cas, le PCF ne serait plus qu'une coquille vide et la longue histoire du Parti tendrait à sa fin, alors que ce terme éveille encore des espérances, particulièrement chez une jeune population qui souvent, n'entend rien aux concepts marxistes de mission prolétarienne ou de dictature de classe. Dans ce climat de désertion ou de tâtonnement certain, il faut pourtant nommer un chat un chat et affirmer que le fait d'être communiste renvoie à un système philosophique, économique, social et politique assimilable à aucun autre, même si comme le déplorent certains fidèles, "*le nom, sinon l'idée de communisme est gravement compromis*"¹.

Une quête....

C'est parce que le communisme s'inscrit dans une quête ancestrale, recherche de perfection et de réconciliation de l'homme avec lui même et avec ses semblables contre l'adversité d'un ordre engendré par le mouvement de civilisation, qu'il s'impose d'abord

¹ Jean Tixier, Marx et l'échec, in *Le trou noir du communisme*, réuni, par Paul Noirot, Revue *Panoramiques*, n° 4, 1992, p. 131.

et surtout comme oeuvre humaine de régénérescence. En tant que système de valeurs ou modèle, il s'est confronté à des ordres oppressifs divers, en rapport à tel ou tel groupe de population, sur la base essentielle et indivisible d'une nécessaire conciliation entre des formes nouvelles de production axées sur l'individu et la vie communautaire.

Il faut certes reconnaître la distinction entre communisme ancien et communisme moderne, mais pas pour autant l'opposition. Le schéma ancien fut en effet relégué dans le domaine de l'utopie ou du rêve, alors que dans l'ombre de la société industrielle et du capitalisme, dont Marx aurait été le grand décrypteur, le communisme moderne liait science et pratique pour enfin éclairer le destin du genre humain. S'affirmant comme l'outil d'une modernité émancipatrice, face au capitalisme, le communisme ne peut pour autant nier, enfouir sous le discours scientifique, ses fondements archaïques, les formes d'une immuabilité.

Ce postulat implique que, tout au long de l'histoire de l'humanité, l'on puisse repérer les éléments de son identification, suivre le fil qui relie l'expérience moderne du XXe siècle aux idées, pratiques et valeurs portées par des hommes dont l'incessante recherche fut celle de la grande réconciliation d'un monde pris dans un mouvement irréversible de progrès.

Deux phrases peuvent venir illustrer ce postulat :

- *"Serait-il donné à la France, réputée le berceau des lumières de subir [...] la honte d'une interdiction patente ou déguisée de la doctrine de Platon, de Jésus, de Thomas Morus, de Babeuf et D'owen".*

- *"Le communisme est une idée qui remonte bien avant Jésus Christ, à Platon, Babeuf l'a mise en forme au moment de la grande Révolution , bien avant la naissance de l'Union Soviétique, bien avant Marx et Engel".*

La première date de 1840 et appartient aux communistes du journal *La Fraternité* ; la seconde a été écrite en 1991 par un député dissident communiste de la Loire ².

Affirmer l'existence d'une continuité et d'une spécificité historique du communisme ne veut pas dire pour autant que chaque militant, dans son engagement plus ou moins actif ³, est porteur d'une idée précise et unitaire de ce que le communisme est intrinsèquement comme modèle alternatif, mais que le communisme a une fixité

² Déclaration de M. Théo Vial-Massat, Le Monde 29.08.1991.

³ Voir sur ce thème les ouvrages de: Jean-Paul Molinari, Les ouvriers communistes, Sociologie de l'adhésion ouvrière au PCF, L'Albaron, Thonon-Les-Bains, 1991; de Michel Hasting, Haluing la rouge, ou encore les n° 15-16 (1987) et 22-23 (1990) de la revue Communisme.

historique dans ses valeurs, dans la désignation des maux et dans le choix des remèdes à y appliquer. En fait, quel que soit l'angle sous lequel on l'envisage, on en revient toujours à ce qui le nourrit, le porte, c'est-à-dire la recherche des moyens d'une organisation où les règles économiques, politiques et sociales s'accorderaient de telle manière que nulle corruption par l'argent ne puisse être possible. C'est bien dans cet axe, que l'on doit orienter notre recherche et affirmer l'existence d'un noyau dur, d'une idée centrale et permanente qui fonda et qui maintint le communisme à travers le temps.

Dans les années 1890, Emile Durkheim s'est posé la question du communisme en rapport au socialisme et à la société industrielle. Son approche, partiellement dépassée, est pourtant à reconsidérer afin de distinguer et dissocier des termes et des histoires qui ont été trop souvent confondus.

Le communisme selon Durkheim...

Dans son ouvrage "*Le Socialisme*"⁴, Durkheim a été de ceux qui ont posé réellement la question des utopies dans la formation de certaines doctrines comme le communisme et ont réfuté le qualificatif de "scientifique" accolé au socialisme, "*tout entier orienté vers le futur*", pour lui préférer celui "*d'objet de sciences*", au même titre que la famille ou le suicide : "*Que de données statistiques, que de comparaisons historiques, que d'études seraient indispensables pour trancher l'une quelconque des innombrables questions qui y sont traitées [dans Le Capital de Marx] "*

L'approche du socialisme comme simple fait social s'appuie chez Durkheim sur deux paramètres, la genèse de l'objet et l'analyse comparative avec ce qui serait à son opposé, le communisme. Le repérage génétique impliquait de relever les éléments sur lesquels le socialisme, comme doctrine pratique, entend jouer prioritairement, c'est-à-dire l'économie et l'Etat. Rehausser l'économie au niveau du politique, finalité désignée ici comme celle du socialisme, supposait que ce dernier ait vu le jour dans une période où ce secteur jouait déjà un rôle non négligeable dans le tout social, en bref que le régime de la grande industrie soit en partie constituée. De la même manière, le rôle central donné à l'Etat, exigeait qu'il ait perdu son aspect mythique et qu'il soit en mesure de jouer le rôle d'arbitre entre les diverses parties productives et de garant de la valeur

4 Avec une introduction de Marcel Mauss, Alcan, Paris 1928; seconde édition, avec une préface de P. Birbaum PUF, coll. Bibliothèque de Sociologie Contemporaine, Paris, 1971; troisième édition, avec une préface d'Annie Kriegel, RETZ, coll. Les Classiques des Sciences Humaines, Paris, 1978; quatrième édition, Quadrige/PUF, Paris, 1992.

sociale du travail.

De ce fait, la Révolution française est désignée comme point d'émergence du socialisme avec la mise en convergence du "*cri de souffrance du corps social*" et d'idées neuves, en germes au XVIIIe siècle mais tenues en retrait par la force de l'idée communiste et par la faiblesse des secteurs déterminants. A l'inverse, le communisme se retrouverait aussi loin que l'on puisse remonter dans l'histoire de l'Occident, à travers l'oeuvre de penseurs isolés comme Platon qui aurait, déjà à son époque, donné une formule systématique du communisme, reprise des siècles plus tard par Thomas More puis Campanella.

Les identifier ramènerait donc à identifier des contraires : le socialisme se définit en rapport à une période, celle de la société industrielle et à un plan visant à concentrer et à centraliser l'économie, de manière à entraîner du même coup "*les travailleurs dans l'orbite des centres directeurs du corps social*", alors que le communisme est reconnu à travers les grandes utopies, mises en action par Babeuf, comme "*une charité érigée en principe fondamental de toute la législation, c'est la fraternité obligatoire*". La confusion établie entre les deux doctrines par de nombreux politologues comme Reybaud ⁵ ou Lichtenberger ⁶ s'expliquerait par la légitimation du communisme comme doctrine pratique par les socialistes du XIXe siècle qui lui empruntèrent certains principes éthiques et qui se placèrent en majorité dans la logique jacobine, sans pour autant le modifier dans ses fondements, ce qu'Annie Kriegel avait aussi saisi : "*Le socialisme et le communisme ne sont pas même deux fortes branches distinctes sorties à une même hauteur du tronc commun que serait le marxisme, ce sont à eux seuls deux troncs distincts dont il arrive que certaines branches se rapprochent et mêlent leur feuillage*" ⁷. Ce postulat se retrouve chez J.L. Talmon qui explique le passage du communisme de l'utopisme archaïque à la modernité par "*la cristallisation babouviste*", tout en le situant dans l'espace plus large de la "démocratie totalitaire" : "*Finalemment, la similitude des conceptions jacobines et marxistes de l'utopie à laquelle l'histoire doit aboutir est frappante. Jacobins et marxistes conçoivent les uns et les autres cette utopie comme l'harmonisation complète des intérêts, maintenue sans recours à la force, bien que mise*

5 Louis Reybaud, Etudes sur les réformateurs ou socialistes modernes, Tome 1, Société typographique belge, Bruxelles, 1849.

6 André Lichtenberger, Le socialisme au XVIIIème siècle, étude sur les idées socialistes dans les écrivains français du XVIIIème avant la Révolution, Félix Alcan éditeur, Paris, 1895.

7 Introduction à la troisième édition de "Le socialisme", op. cité, p. 15.

en place avec son concours, la dictature provisoire"⁸.

L'opposition archaïsme/modernité élaborée par Durkheim se retrouverait dans la finalité même de ces doctrines : *"régler les opérations productives des valeurs de manière à ce qu'elles concourent harmoniquement, voilà la formule du socialisme. Régler les consommations individuelles de manière à ce qu'elles soient partout égales et partout médiocres, voilà le communisme"*⁹. Paradoxalement, le sociologue ne vit que du socialisme dans Marx dont la thèse postulait que la production élargie et non le sous-développement constituait les conditions de dépassement du capitalisme et, du même coup, éludait le socialisme de Marx comme étape décisive vers le communisme. Or, dans son cheminement intellectuel et militant vers le communisme intégral, Marx désignait bien chacune des étapes ou des phases transitoires vers le communisme par l'évolution des mécanismes de dépossession de la richesse individuelle : *"Chaque membre de la société accomplissant une certaine part du travail socialement nécessaire reçoit de la société un certificat constatant la quantité de travail qu'il a fournie. Avec ce certificat, il reçoit dans les magasins publics d'objets de consommation, une quantité correspondante de produits. Par conséquent, défalcation faite de la quantité de travail versée au fonds social, chaque ouvrier reçoit de la société autant qu'il a donné"*¹⁰.

Processus repris dans les écrits politiques du PCF à travers ses explications théoriques à l'usage du militant. Georges Cogniot distinguait les deux phases révolutionnaires, socialisme/communisme, par le fait que dans un premier temps (phase inférieure) chacun *"travaille selon ses capacités et reçoit les objets de consommation selon le travail dont il s'acquitte pour la société"*, alors que la seconde période (phase supérieure) se caractérise par la formule *"de chacun selon ses capacités, à chacun selon ses besoins"*¹¹, Staline faisant oeuvre de référence : *"Ce n'est que lorsqu'on réussira à créer un régime sous lequel les gens recevront de la société, pour leur travail, non pas selon la quantité et la qualité du travail, mais selon les besoins, qu'on pourra dire que nous avons édifié la société communiste"*. Le lien entre corruption et richesse constituerait ainsi l'axiome de base du modèle communiste et l'élément fondateur du système. Détourner l'individu de l'enrichissement personnel implique à coup sûr la suppression de la propriété individuelle des moyens de production et capitaux de toutes

8 Les origines de la démocratie totalitaire, Calmann-Lévy, Paris, p. 133.

9 Op. cité, p. 71.

10 La critique du programme de Gotha, cité in Lénine, L'Etat et la révolution, ed Sociales, Paris, 1972, p. 136.

11 Le passage graduel du socialisme au communisme, in Cahiers du communisme, décembre 1952, p. 1086.

sortes, mais aussi, et là le communisme se distingue du socialisme, la séparation totale entre le producteur et le produit de son travail.

Nous retrouvons ces exigences dans toutes les formes de communisme et dans toutes les utopies porteuses de cet idéal de Platon à Sébastien Faure en passant par More, Morelly, Babeuf, Cabet ou encore Kropotkine. L'esprit de propriété s'oppose radicalement à l'esprit du communisme : "*de chacun selon ses capacités à chacun selon ses besoins*". Tous ces points furent en effet soumis à l'épreuve de la simulation dans les utopies communistes ou reconnues comme telles par les communistes du XIXe puis du XXe siècle. Régénérer la gent humaine en la soustrayant aux démons de la convoitise et de l'individualisme est un idéal vieux comme le monde écrivait le militant Gérard Walter, et se repère aussi bien dans les utopies communautaristes que dans les pratiques et les grands textes religieux. En 1931, Walter cherchait à renforcer l'assise de son engagement dans le Parti en situant le communisme comme un idéal repérable dans l'histoire et comme une action comprise comme sursaut humain de survie chaque fois qu'entreraient en interaction un comportement de refus collectif face à une situation désespérée et le charisme d'un leader : "*Mais de même qu'en 1917, en 1517 (Luther) il fallait l'homme symbole, l'homme drapeau autour duquel se groupent ceux qui agissent qui créent qui luttent qui vainquent...*" ¹². Les efforts désespérés de l'humanité en vue d'atteindre "*l'idéal de la justice suprême*" formeraient une longue chaîne dont les anneaux seraient forgés des mêmes refus et des mêmes réponses à la question sur la propriété privée avec la mise en commun des biens propres. L'auteur avoue "*sa défaillance*" si loin est l'origine, "*la source des sources*", et pose le communisme comme modèle immuable inscrit dans les principes instinctifs de la lutte de classes, de l'anti-capitalisme et du communautarisme vécu par les premières communautés juives puis chrétiennes et porté par les grands textes évangéliques et les utopies de la Grèce antique avant d'être repris par les utopies modernes. Le mal est désigné, "*l'accumulation des richesses est considérée comme la source de tous les maux qui dévorent la société de leur temps...*" ¹³ et se verrait circonscrit avec le communisme moderne par la conciliation entre propriété collective et production de masse. A la recherche d'une vérité oscillant entre communisme et pacifisme, Félicien Challaye repérait les mêmes jalons : "*... l'idée lancée par Platon, que la propriété individuelle est une cause de division, un principe de désordre et de laideur, ne disparaîtra point de la conscience humaine. La*

¹² Les origines du communisme, judaïques, chrétiennes, grecques, latines, Payot, Paris, 1931, p. 14.

¹³ Les éléments de la doctrine sociale de l'ancien Testament, in Les origines du communisme, op. cité, p. 23.

*forme même de l'utopie sera souvent reprise comme exposé du socialisme communiste, d'abord au XVI^e siècle par Thomas More; ensuite, au XVII^e par Thomas Campanella*¹⁴.

Bien que la problématique durkheimienne élude de nombreux points essentiels à la compréhension du communisme, en négligeant pas exemple l'aspect dual du marxisme, sa thèse de l'immutabilité d'un noyau dur reste pertinente puisque c'est sur ce point que les théoriciens du communisme moderne achoppent : "[...] se représenter la construction du socialisme et ensuite la construction du communisme comme un mouvement réel, comme une lutte, c'est la seule façon d'échapper à la mystique, de ne pas concevoir notre idéal comme les chrétiens conçoivent le Royaume de Dieu"¹⁵. Avec les années trente et la cristallisation de la terreur stalinienne, les intellectuels communistes français comme Roger Garaudy reconnaissent tout juste Morelly comme l'un des pères fondateurs pour ne retenir que la filière matérialiste de l'Antiquité à Staline. Paradoxalement, ce sont les historiens soviétiques qui, avec une finalité différente, sont venus conforter la thèse de Durkheim sur les origines et les fondements du communisme moderne en repérant dans la Grèce antique les premiers fils de la trame.

Aux origines du juste et de l'injuste ou de l'idée même du communisme...

Dans "*Histoire des idées socialistes de l'Antiquité à la fin du XVIII^e siècle*"¹⁶, Volguine fait la part entre communisme ancien et moderne, le premier étant idée et pratique ancestrales alors que le second intervient entre connaissance et conscience de classe. C'est dans la pensée de la Grèce antique puis du christianisme primitif qu'il en repère les éléments vitaux.

Dans un contexte de bouleversement économique et politique lié à la pratique du commerce et à la circulation de la monnaie, Volguine désigne ce qui engendre une nouvelle pensée, la résistance d'une élite philosophique ou religieuse face au pouvoir déstabilisateur et corrompateur de l'argent. Bien que sans signification sociale concrète, la légende de l'âge d'or, relatant l'époque idyllique de Cronos, aurait forgé l'idée même de bonheur humain en prenant non seulement une forme égalitariste, mais aussi, affirme Volguine, communiste. La légende oppose le juste et l'injuste, le bien et le mal, pour devenir support d'une critique de l'ordre existant, sur la base d'une théorie de l'état

¹⁴ La formation du socialisme, de Platon à Lénine, Alcan Paris, 1937, p. 15.

¹⁵ Georges Cogniot, L'idéal du communiste, in Cahiers du communisme, décembre 1969.

¹⁶ Cet ouvrage publié en russe en 1975, a été traduit du russe par Mme Marina Reverseau, Le GEODE, Université Paris-X Nanterre.

premier. L'hypothétique retour à l'ordre naturel pour sa perpétuation à l'identique, exigeait alors la désignation du mal suprême ainsi que les moyens de son éradication. La théorie platonicienne de la dégénérescence sociale désignait les grands responsables des antagonismes sociaux, c'est-à-dire la richesse individuelle et ses motivations que sont l'égoïsme et la cupidité. Pour le philosophe, l'harmonie sociale impliquait l'équilibre des fonctions en rapport à la naissance et à l'éducation. L'Etat parfait ne peut se maintenir que là où la corruption est inexistante et rendue inopérante par l'isolement physique et psychologique de l'organe dirigeant de tout contact avec l'or ou l'argent. En voyant ses besoins pris en charge par la gent productrice, l'élite politique et guerrière est totalement vouée à sa tâche, sans pour autant entraver une économie d'échange nécessaire à la vie de la cité. Toute idée d'appropriation individuelle est éradiquée du style de vie de cette caste et surtout de son éducation. Il est tout à fait clair, écrit Volguine, que "le communisme, dit de Platon", se situe dans le registre de la consommation et vise à instaurer l'ordre parfait sur la base d'une aristocratie dégagée des liens propriétaires et portée par une éthique ascétique. Faire obstacle à la dégénérescence de l'Etat, implique que soient méthodiquement et définitivement obstruées toutes les voies à travers lesquelles l'économie monétaire et le capital peuvent toucher cette élite (La République). "*L'argent*", déclare Volgin, "*ne peut ici s'ériger en force dirigeante*". L'historien conclut en révélant que Platon ne peut certes pas être considéré comme un communiste au sens moderne du terme, même avec l'interprétation la plus floue et la plus large du concept, mais que néanmoins, les communistes du XVIe au XVIIIe siècle n'avaient pas du tout tort d'y reconnaître leur maître. Si le communisme de Platon est un communisme de consommation, en séparant totalement pouvoir et richesses, le principe de la communauté des biens, les arguments en faveur de cette communauté pouvaient servir, assure l'auteur, après certaines modifications, "*pour créer de nouveaux systèmes sociaux, imprégnés de tendances sociales fondamentalement différentes de cette doctrine*". Ce serait le cas de Thomas More et de Campanella qui n'auraient peut-être pas remarqué que "*la direction prise par Platon n'était pas du tout la même que la leur. Mais ils ont emprunté à Platon ce qui les intéressait*".

Tout comme Gérard Walter et Félicien Challaye, Volguine reconnaît dans certaines expériences du peuple juif, avant et après notre ère, ainsi que dans les premiers écrits du christianisme, un matériau conséquent de théories et de pratiques duquel aurait été prélevé "*un assez grand nombre d'éléments constitutifs de critiques sociales, comme de structures socialistes positives*". Que ce soit les Esseniens, dont l'exemple est repris

dans les journaux communistes français de 1840, avec la publication d'extraits du livre de Philon traduit par P. Leroux, ou encore les grandes idées tirées des Actes des apôtres de Luc, des écrits de Barnabé ou de Justin ou encore des philosophes grecs chrétiens comme Epiphane, tous désignent immuablement la richesse individuelle comme le mal suprême et ceci, affirme Volguine, jusqu'à l'apparition du communisme scientifique. Une phrase d'un père de l'église est ici citée : "*Toute richesse provient d'une injustice, personne ne peut rien acquérir qui n'ait été perdu par un autre... tout riche est soit injuste, soit héritier d'un homme inique*".

Par cet inventaire historique, Volguine désigne non pas le communisme dans sa complexité moderne, mais la substance où sont venus se nourrir directement ou indirectement, Morelly, Babeuf Cabet mais aussi Marx. Le mal étant désigné, quelles que soient l'époque et la population concernée, il s'agissait d'y porter remède, par la négation définitive de l'enrichissement individuel. Sur ce point, Etienne Cabet savait ce qu'il devait à Platon quand il écrivait : "*Platon n'a pas été appelé divin sans raison; il a établi en droit l'égalité et la communauté dans sa République. Sa justification de l'esclavage tient aux seules valeurs de l'Antiquité et ne saurait être imputable à sa théorie*". On ne peut nier à l'évidence la ligne conductrice, puisqu'elle repose sur cette axiomatique de l'argent corrupteur, ciment de l'opposition de classe et de la formation d'une caste opprimante illégitime. Ces éléments désignés par des auteurs aussi différents que Durkheim et Volguine fournissent des éléments fiables qui permettent de repérer ce qui relève strictement du communisme et, par ce biais, ses éléments de contradiction face au dilemme de la modernité.

Des richesses et Des besoins....

La question des besoins et de leur gestion égalitaire fixerait donc la marque, le fil conducteur que l'on peut tenter de repérer dans le communisme contemporain à travers les écrits du PCF pour retrouver cette idée centrale, chaque fois qu'il s'agit de définir ce qu'est le communisme achevé ou intégral : "*Ce n'est que lorsqu'on réussira à créer un régime sous lequel les gens recevront de la société pour leur travail, non pas selon la quantité et la qualité du travail, mais selon leurs besoins, qu'on pourra dire que nous avons édifié la société communiste*" ¹⁷, ou encore : "*La société communiste est un régime dans lequel la production se règle sur les besoins et où le recensement des*

¹⁷ Albert Mele, "Sur le passage du socialisme au communisme" in Cahiers du communisme, novembre 1948, p. 1315.

besoins prend une importance de premier ordre" 18.

L'exigeante nécessité de régulariser les besoins individuels en rapport à la quantité globale des richesses produites par la société (égalité des besoins) et un quota de travail social obligatoire (fin de l'oisiveté), nous entraîne non pas sur le terrain de la justice sociale, mais sur celui plus tortueux de l'extinction de la corruption, de la convoitise, de l'égoïsme et du vice : *"L'homme qui naît et se développe dans une société semblable ne boit plus le lait de l'égoïsme et de la rapacité, mais celui de l'amitié et de l'entraide, cet homme considère son semblable non plus comme un loup, qu'on essaye de terrasser pour survivre, mais comme un frère, un ami qu'on ne cesse d'aider..."* 19.

Dans les grandes utopies communistes, la société simulée s'appuie non seulement sur la propriété collective, mais aussi, et sur ce point le communisme se distingue du *"socialisme des socialistes"*, par la séparation totale entre le producteur et le produit de son travail. La libre disposition des revenus du travail laisse en effet le champ libre à l'échange inter-individuel, à l'accumulation et à la diversité dans la consommation, permettant la reproduction des deux éléments corrupteurs que sont le particularisme et la convoitise. Sur ce terrain, le communisme moderne reste dans la filiation : *"Cette morale ne se fonde plus sur l'égoïsme, la recherche du profit et de l'intérêt individuel, mais sur la sauvegarde des intérêts de la société tout entière, intérêts qui se confondent avec ceux de chaque individu depuis qu'il lui est impossible d'accaparer pour son usage personnel une part du bien commun"* 20.

Ceci est renforcé par la disparition de l'oisiveté et l'imposition d'une dette par le travail de tous envers tous, sans hiérarchisation de prestige entre manuels et intellectuels ou entre ville et campagne : *"Le travail est une obligation ainsi qu'une affaire d'honneur pour chaque citoyen"* 21. La mise à égalité du travail exige qu'il soit rémunéré en rapport aux besoins déterminés par la totalité et non en rapport aux talents, aux mérites ou aux capacités : *"Le communisme n'enlève à personne le pouvoir de s'approprier des produits sociaux; il n'ôte que le pouvoir d'asservir à l'aide de cette appropriation le travail*

18 Georges Cogniot, "Le passage graduel du socialisme au communisme", in Cahiers du communisme, décembre 1952, p. 1087.

19 Léo Figuères, La révolution socialiste d'octobre et la liberté des hommes, in Cahiers du communisme, octobre 1957.

20 Francis Cohen, Supériorité de la civilisation socialiste, in Cahiers du communisme, novembre 1949, p. 1364.

21 Georges Cogniot, Le passage graduel du socialisme au communisme, in Cahiers du Communisme, décembre 1952.

d'autrui"²². De la même façon, l'extinction de l'Etat comme organe hégémonique de la classe dirigeante n'est possible qu'à la condition que tous les éléments énoncés ci-dessus soient culturellement intériorisés et que toutes les sources de l'exploitation aient été asséchées. L'organisme dirigeant n'aurait alors pour autre fonction que la gestion des besoins et de la production à travers la planification. La reconnaissance historique de cet axe peut expliquer la dualité archaïsme/modernité du communisme et ses contradictions majeures. Société d'abondance et de progrès, il implique à la fois l'accumulation élargie de richesses, des nouvelles formes de travail ordonnées par la technique et la nécessité de maintenir les individus dans un état de désintéressement total vis-à-vis des capitaux accumulés. Le communisme moderne s'est peut-être ainsi échoué sur l'écueil de l'histoire et de ses fondements par le but qu'il s'est assigné avec l'émergence de la société industrielle : concilier la modernité en neutralisant l'aspect individualiste de ses techniques et de ses savoirs, avec le modèle communautaire et ses formes de solidarité traditionnelle.

²² Guy Pelachaud, Propriété capitaliste, propriété du travail et attitude des communistes, Cahiers du communisme, octobre 1973, p. 150-151.